# Lettre de Frédéric II à D'Alembert, 7 mars 1777

Expéditieur(s) : Frédéric II

### Les pages

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

3 Fichier(s)

#### Relations entre les documents

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.

# Citer cette page

Frédéric II, Lettre de Frédéric II à D'Alembert, 7 mars 1777, 1777-03-07

Irène Passeron & Alexandre Guilbaud (IMJ-PRG); projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

 $Consult\'e \ le \ 09/11/2025 \ sur \ la \ plate-forme \ EMAN: \\ \underline{https://eman-archives.org/dalembert/items/show/1334}$ 

# Informations sur le contenu de la lettre

IncipitLes remèdes de l'âme opèrent lentement, mon cher...
RésuméConvalescence d'Anaxagoras. Inquisition espagnole. Pauvre Volt.
Pneumonie de son frère, le prince Henri de Prusse, à Brunswick.
Justification de la datationNon renseigné
Numéro inventaire77.09
Identifiant883
NumPappas1611

### **Présentation**

Sous-titre1611 Date1777-03-07 Mentions légales

> Fiche: Irène Passeron & Alexandre Guilbaud (IMJ-PRG); projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'identique 3.0 (CC BY-SA 3.0 FR).

• Numérisation : Irène Passeron & Alexandre Guilbaud (IMJ-PRG).

Editeur de la ficheIrène Passeron & Alexandre Guilbaud (IMJ-PRG) ; projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

#### Informations éditoriales sur la lettre

Format du texte de la lettreNon renseigné
Publication de la lettrePreuss XXV, n° 182, p. 69-71
Lieu d'expéditionPotsdam
DestinataireD'Alembert
Lieu de destinationParis
Contexte géographiqueParis

# Information générales

LangueFrançais Sourceimpr. Localisation du documentNon renseigné

# **Description & Analyse**

Analyse/Description/RemarquesNon renseigné Auteur(s) de l'analyseNon renseigné Notice créée par <u>Irène Passeron</u> Notice créée le 06/05/2019 Dernière modification le 20/08/2024

# Premas XXV, 182, pp. 69-71 07-mass 1777 Frideric II à D'Alombert

Papas 1611 Inv. 883

#### AVEC D'ALEMBERT.

fig-

malheureux yassaux, que je serals très-fâche que cela bit o est vrai que plusieurs grands seigneurs sur lesquels il a les rente que jugent pas à propos de le payer, par exemple, moneigneur le de Bauillon, monseigneur le maréchal de Richeien, et avant took monseigneur le duc de Würtemberg. Il n'y a as, dit-on, jusqu'à un fermier général qui se se donne aussi les de faire banqueronce à ce pauvre viellard, et de suivre les paces des Wilntemberg, de Bouillon et des Richelieu. Oh! que M. a bien raison sur les mitux de toute espèce dont est semée notre malheureuse carrière, et son le bon sens de ces peuples Afrique qui pleuraient la Missance des enfants, et non pas leur mort! Tout ce que la pidiosophie peut nous dire pour nous conoler, c'est que ces Maux finicont, et qu'il vant mieux, comme a dit, tard que mais. J'espère au moins. Sire, que ques maux e finirent po sans avoir été adoucis par le bien que respere. dui de Mre encore une fois ma cour à V. M., et de lui renonreler Mus les témoignages de la tendre vénération avec laquelle crai jusqu'à la fin de ma vie, etc.

#### 182. A D'ALEMBERT.

Le 7 mars 1777

Les remèdes de l'âme opèrent lentement, mon cher Anaxagoras, proportion de la violence du mal dont vous avez senti l'atteinte. Votre convalescence ne saurait être plus avancée qu'elle ne l'est. Il faut continuer à vous servir du tonique de la géomètrie, auquel nous ajouterons l'exercice du voyage et la dissipation que des objets nouveaux et variés vous présenteront; et petit à petit mons rétablirons le calme dans votre âme, non pas au point d'effeter la mémoire précieuse de ce qui vous était si cher, mais bien paqu'à vous rendre la vie plus supportable. Quand on est dans le bel âge, on répare la perte de ses amis par de nouvelles consaissances: ceux qui, comme nous, se sentent chargés du poids

# L CORRESPONDANCE DE FRÉDÉRIC

70

des années, ne contractent plus de nouvelles amitiés, parce qu'elles ne sont serrées d'un nœud étroit qu'autant qu'on est contemporain, que les sentiments, les inclinations et les goûts se rencontrent. La génération nouvelle est nuancée différemment de la nôtre, et de plus, les inclinations d'une jeunesse brillante ne s'assimilent point avec le flegme qui gagne plus ou moins les vieillards; il faut donc nous borner à faire des connaissances, et renoncer à étreindre des amitiés nouvelles, à moins que quelque confesseur ne nous subjugue par son ascendant. Je réponds que je ne serai pas dans ce cas, ni vous non plus. Ce n'est qu'aux grands rois à faire de ces alliances offensives avec des cuculatis. pour conquérir par leur moyen l'empire de la Jérusalem céleste. Nous autres qui sommes bornes et restreints à ce monde, nous ne formons pas d'aussi vastes projets. Il y aura surement quelque hérétique de brûlé en Espagne, pour compenser les amours de la vache blanche. Convenous que ce sujet est moins propre à être égayé qu'à causer de la compassion pour l'aveuglement de cette pauvre espèce humaine, pour laquelle certainement le bonheur n'est pas fait. L'impuisition fera de nouveaux ravages en Espagne, et étouffera le génie de la nation par son despotisme tyrannique.

A Ferney, le pauvre Voltaire souffre d'une autre espèce de persécution. Je vous suis obligé de m'avoir mis au fait des choses qui le chagrinent. Sans parler de ses rares talents, son âge au moins devrait le mettre à l'abri de tout. Vous ne pouvez pas eneure enticrement surmonter vos chagrins, et j'ai été pendant huit jours dans des inquiétudes mortelles pour la santé de mon frère Henri, qui, étant allé voir notre sœur de Brunswie, a été subitement attaque d'une péripacumonie; il a heureusement triomphé de son mal, et sa convalescence m'a rendu le calme. Voilà ce qui nous arrive, à nous trois. Si l'on savait le détail d'une multitude d'individus, on ne trouverait pas mieux. La jeunesse inconsidérée, volage et turbulente est la scule qui s'étourdit sur tout ce qui lui arrive; elle est heureuse, parce qu'elle ne réfléchit pas-Il faut s'étourdir sur tout ce qu'on ne peut pas changer; nos maiheurs font l'apologie de notre inconstance; il faut en affaiblir l'idée et les oublier, si l'un peut. Je vous avoue que je me lie un vrai plaisir de vous voir iei et de vous entretenir; ce sera un hon moment, qui pourra entrer pour moi en compensation d'autres moments désagréables. Je vous devrai cette satisfaction, et je me propose bien de vous en témoigner ma reconnaissance. Sur ce, etc.

#### 183. DE D'ALEMBERT.

Sinn.

Paris, aS avril 1777.

M. de Catt & dù instruïre Votre Majeste des tristes raisons fui e me permettent pas d'aller mettre à ses pieds tous les centinents de reconnadisance, de vénération et de dévouement que je ni dois. Je ne répérgraf point à V. M. ce détail afflixeant pour noi et ennuyeux poul elle. La situation où je me trouve est l'autant plus sensible pour moi, qu'assurément jo ne pourrai rien detituer au plaisir que je me promettais de passer quelques noments amprès de V. M., de la voir encope et de l'entendre, de bilosopher avec elle, et de lui parler de tout ce qui l'intéresse. ien plus que de ce qui m'intéresse moi-même. Je ne puis ceendant, Sire, renoucer entièrement à l'espoir de revoir encore M.; mais je n'ose plus former des projets, ni lui faire des pronesses, dans la crainte de ne pouvoir encoye les remplir. Comme e me flatte que je ne serai pas toujours languissant et malheueux, peut-être trouverai je encore quelques maments de ma vie ne je pourrai consacyer à V. M., et ce seront à coup sûr les lus agréables pour moi. Puisse la destinée m'accorder encore ette faveur!

V. M. a mis le comble à toutes ses bontés pour moi par les polités de toute espèce qu'elle a bien voulu me procurex pour r voyage; je n'en abuserai jamais, quand je me trouverais dans ray d'en profiter; et un de mes plus grands regrets est de pouvoir en témoigner moi-même à V. M. ma tendre recon-